TEMPERATURE

Du 26 février 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	68	20
Midi.....	82	28
3 P. M.....	80	27
6 P. M.....	78	26

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

Le Japon Moderne.
Le Cimetière Sainte-Marguerite.
Un Heureux Mensonge.
Les Deux Cortèges, poésie.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Vondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

LA CONVENTION —DES— BONS CHEMINS.

Voici venir parmi nous bientôt, les 6 et 7 avril, une convention bien grande, bien importante, la plus grande, la plus considérable de toutes puisqu'il s'agit d'améliorer les moyens de communication entre les membres de nos communautés municipales, d'Etat ou nationales.

Nous voulons parler de la Convention des Bons Chemins du Sud, laquelle sera suivie presqu'immédiatement d'une seconde, plus importante encore, la Convention Internationale des Bons Chemins.

C'est par là que pèche notre grande République. Nous avons fait des progrès prodigieux dans toutes les branches de l'activité commerciale et économique, mais nous sommes restés en arrière des autres communautés au point de vue de la voirie. Venus au monde au moment où la vapeur et l'électricité faisaient tourner toutes les têtes, nous nous en sommes affolés nous-mêmes. Nous avons cru que les voies ferrées répondaient à tous les besoins de la communauté ; nous avons jeté à la pelle les millions et les milliards.

A la fin, fatigués de travail et ruinés par la dépense, nous nous sommes arrêtés, croyant avoir tout fait. Nous étions dans l'erreur. Il nous restait à construire toute la vicinalité, toutes les voies de communication qui relieraient les villages, les hameaux entr'eux et les petites lignes aux grandes.

C'était là un travail lent, fastidieux, fatigant et surtout dispendieux auquel ne nous avaient pas habitués les chemins de fer, si rapides de leur nature.

Il fallut se remettre à la besogne, un peu à contre-cœur. Il s'est formé peu à peu dans les villages, dans les comtés, dans les districts, dans les Etats, des associations dites des Bons Chemins, qui, avec le temps, ont pris un caractère national et international.

C'est ainsi que nous avons aujourd'hui une association des Bons Chemins du Sud, celle qui nous occupe présentement.

Elle se compose de cinq Etats : Alabama, Texas, Tennessee, Mississipi, Louisiane ; elle a son siège principal parmi nous, à la Nouvelle Orléans.

A la tête de ces cinq Etats figureront dans la convention du sud notre gouverneur M. Heard, notre maire M. Paul Capdevielle.

On sait quel dévouement apporte ce dernier dans la direction des affaires qui concernent notre communauté. Nos intérêts, notre avenir sont confiés à d'excellentes mains.

De pareils patriotes ne s'arrêtent jamais en si beau chemin. Rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

Le gouverneur Heard va inviter la Convention, le Président et les chefs d'Etat. Quant au maire, il se charge des invitations à envoyer aux premiers magistrats de nos grandes communautés municipales. De telle sorte que nous avons l'espoir, presque la certitude de voir tous les maires de nos grandes villes de l'Union figurer dans cette convention. Ajoutons que tout ici se fait sous les auspices de notre Union Progressiste, ce qui nous assure le concours, l'appui de l'élite de notre population.

Plus que jamais la Cité du Croissant devient le siège préféré des grandes conventions.

Roi Populaire.

Le jeune roi Alphonse XIII est en train de se créer une saine et vraie popularité, qu'un fait récent vient d'augmenter, lisons-nous dans une feuille parisienne.

Il a pour lui la séduction de la jeunesse, une physionomie ouverte et intelligente, et une grande simplicité d'allures qui ne déroge en rien à la dignité royale. Les tendres soins de sa mère ont fait de cet enfant posthume, qui n'était encore qu'une ombre de roi sous l'ombre d'une couronne, un souverain de dix-sept ans, instruit, au courant de toutes les affaires de son royaume, bien campé, aimable sans amoindrissement, et droit dans l'uniforme militaire qu'il porte sans raideur.

Ses fantaisies de jeune homme sont naturellement portées vers les actes qui peuvent le mieux le faire connaître, et montrer son désir de bien faire.

L'autre jour, vers dix heures et demie du matin, il est arrivé incognito à l'Université de Madrid, en petite tenue, dans une voiture de la Cour, accompagné seulement du duc de Sotomayor.

Les étudiants qui ne suivaient pas un cours quelconque à ce moment, étaient devant la porte, causant et fumant, ne s'attendant nullement à cette visite.

— "El Rey !"

Ce ne fut qu'un cri : "Le Roi !" Et les étudiants d'acclamer le jeune souverain qui venait leur rendre visite. Le recteur et quelques professeurs, aussitôt prévenus, s'avancèrent au-devant d'Alphonse XIII et le conduisirent au premier étage où le Roi déclara qu'il venait, en étudiant, rendre visite aux étudiants, et qu'il désirait assister à divers cours, sans déranger personne.

Tous les étudiants lui faisaient cortège et l'acclamaient avec enthousiasme.

Il est entré successivement dans les salles de conférences où professaient M. Viscasillas, doyen de la Faculté de philosophie ; le marquis del Vadillo, des Juan Ortega et autres.

Partout, il serrait la main du professeur, et s'asseyait un instant à côté de lui, écoutant professeur et élèves.

Au cours de M. Santa Maria de Paredes, professeur de droit politique, qui parlait des attributions du pouvoir modérateur, le Roi dit simplement :

—Je connais un peu le sujet ; c'est mon métier.

Chez M. Ortega y Rubio, qui professe la philosophie de l'histoire et parlait des événements qui ont amené les Bourbons sur le trône d'Espagne, il a montré un intérêt spécial, disant :

—C'est encore quelque chose qui me concerne.

Un instant il a assisté à des examens de doctorat en droit, acceptant la présidence du jury et se bornant à écouter le candidat.

—

Il est arrivé ainsi au cours de législation comparée, dont la chaire est occupée par un homme éminent, M. Azcarate, qui, en même temps, est député aux Cortès, et.... député républicain !

Qu'allait-il se passer ?

Le cours venait à peine de commencer quand le Roi entra, et tous les étudiants de se lever et de l'acclamer. Le professeur, averti déjà de la présence du Roi dans l'Université, descendit de son estrade et, très correctement, salua le souverain qui lui tendit la main et lui dit son désir d'assister à son cours. Comme on voulait apporter un fauteuil, il ne voulut accepter qu'une chaise auprès du professeur, et il invita les étudiants à s'asseoir, leur disant :

— Que rien ne soit changé, messieurs, à vos habitudes : il n'y a ici qu'un étudiant de plus.

Une fois l'enthousiasme calmé le cours recommença, et le Roi écouta avec un vif intérêt le mémoire rédigé par un étudiant sur le "Contrat social" de Jean-Jacques Rousseau.

En quittant ce cours, le Roi fut de nouveau acclamé et le professeur, très touché de tant de simplicité royale, remercia le roi et l'accompagna jusqu'à la porte. On dit que son républicanisme ne l'a pas empêché d'admirer le jeune souverain et de lui accorder ses sympathies.

Après une visite à la bibliothèque, qui renferme soixante-dix mille volumes, et aux salles d'étude, le Roi a quitté l'Université, entouré de si près que dans l'escalier il put offrir un cigare à un étudiant qui était à sa droite, et il en alluma un autre.

L'étudiant restait perplexe, tournant et retournant son cigare.

—Sire, dit-il, ce doit être un bien bon cigare.

—Oui, c'est un bon cigare.

—Je voudrais bien le fumer, Sire, et je n'ai pas d'allumettes ! .... Si Votre Majesté voulait aussi me donner du feu, elle mettrait le comble à sa bonté.

Le Roi sourit et tendit son cigare allumé à l'étudiant.

Dans la rue, l'enthousiasme grandit encore, et les étudiants accompagnèrent la voiture d'Alphonse XIII jusqu'au palais d'Orient, quelques-uns montés sur le marchepied, d'autres s'accrochant à la capote de la victoria, et ne cessant pas d'acclamer le jeune souverain qui ne voulait pas qu'on les éloignât et leur distribuait en riant, le long de la route, des cigares et des poignées de main. Et la foule, aussi enthousiaste, grossissait le cortège.

—Ce sont mes camarades, disait-il.

Et il rentra avec eux au palais, leur promettant de leur dire adieu du haut d'un balcon.

Il y parut, en effet, avec sa mère, tandis que l'infante Isabelle, sortant par la porte de l'Armeria, était acclamée de son côté.

Ce fut elle qui montra aux étudiants le Roi et la Reine au balcon, disant qu'à eux seuls revenaient ces hommages, et ce fut alors une ovation sans fin pour Alphonse XIII et la Reine-mère.

—

Voilà, n'est-il pas vrai, de la bonne popularité. Alphonse XIII a compris la nécessité de se concilier les sympathies des intellectuels, qui sont la force d'un pays quand ils en comprennent bien les intérêts. Son âge lui permettait d'être étudiant, lui aussi, et c'est en élève et non en maître qu'il s'est présenté à l'Université.

C'est par de pareils mouvements du cœur et de l'esprit que les souverains, plus simples souvent que les présidents et les ministres des républiques, gagnent les sympathies de leurs peuples.

N'était-il pas charmant, ce mot d'Humbert II, arrivant aux courses de Rome après un attentat, et disant à ceux qui s'indignaient :

—Que voulez vous ? c'est le casuel des rois !

Hélas ! il ne l'a que trop expérimenté.

Le roi d'Angleterre est des plus populaires qu'il y ait en Europe, mais la hiérarchie anglaise veut plus de réserve de la part de ses souverains. Il est simple avec tous, cependant, et se borne parfois à un mot qui cingle aimablement.

Dans un bal de charité, un grand tailleur, qui lui avait été présenté, se permit de lui dire :

— Sire il y a ici une société bien mêlée.

— Que voulez vous ? répondit en souriant Edouard VII, il n'est pas permis à tout le monde d'être tailleur !

Le mot, répété, plut à tous et augmenta la popularité du Roi.

Très populaires aussi le roi des Belges, la jeune reine de Hollande et l'empereur d'Autriche-Hongrie, qui, au millénaire de la Hongrie, s'est mêlé sur la place à la foule qui l'acclamait, et donnait la main à tous, sans s'inquiéter de l'étiquette qui, à la Cour de Pesth, exige seize quartiers de noblesse, deux fois plus qu'à la Cour de Vienne, et où l'Empereur ne tend la main qu'aux plus hauts personnages.

A Ischl, il se fait simple chasseur, il cause sur la place publique avec les paysans, qu'il connaît presque tous, et l'on peut dire qu'il n'est pas un homme de ses divers Etats qui ne soit prêt à se faire tuer pour lui.

Popularité ! Miroir trompeur, phare qui ne prévient pas des écueils et y attire parfois, comme ces feux allumés autrefois sur la côte bretonne pour attirer les navires en détresse pendant les tempêtes.

Mais il y a fagots et fagots, et la bonne popularité est toujours bon signe.

LA Gloire de Cyrano.

Elle fut, elle est restée éclatante, rayonnante, diverse. Ce fut une gloire littéraire, ce fut une gloire européenne, ce fut une gloire mondiale. Le snobisme l'adopta, la mode s'en empara. Ce fut la gloire.

Le lendemain, le soir même de cette prestigieuse première représentation, où grondèrent tant d'applaudissements, dont nous retrouverons lundi, à la Gaîté, les échos à peine affaiblis ; le lendemain, dis-je, de cette soirée éclatante et joyeuse, où les vers sonores, héroï-comiques ou passionnés, d'un admirable poète dramatique, transmis, plus merveilleux encore, par la voix d'airain de Coquelin aux quatre coins de Paris, qui les répercutèrent aux quatre coins du monde entier ; ce lendemain-là, quelque chose fut changé, dans l'ordre de nos préoccupations, dans notre vocabulaire. Avec un chef-d'œuvre nouveau, un mot nouveau nous était né. Tout fut à "Cyrano."

Je dis "Cyrano", et non pas "Cyrano de Bergerac", qui est pourtant le titre véritable de la pièce. La postérité aime les abréviations.

On dit Jean-Jacques pour Jean Jacques Rousseau ; le "Monde" ou les "Cloches", tout court, pour le "Monde où l'on s'ennuie", ou les "Cloches de Corneville". Le peuple, avec son instinct si sûr, appela familièrement "Cyrano" le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand.

Et pendant de longs mois, on ne parla que de "Cyrano".

—Êtes-vous allé à Cyrano ?

—Il faut aller à "Cyrano".

—Vous vous rappelez bien. C'est le soir où nous sommes allés à "Cyrano".

—Comment je me déguise pour aller au bal costumé des XXX ? mais en Cyrano, naturellement.

Combien de femmes ne rêvèrent-elles point, en secret, d'être aimées avec l'amour passionné, silencieux, héroïque, délicat, discret d'un Cyrano !

Le mot créa un adjectif. Il fallait s'y attendre. Et l'adjectif fut joli, pittoresque, sonore. "Cyranesque", ah ! le joli mot, d'une assonance bien française ! Ils n'en ont pas en Allemagne, de ces mots-là. Et pourtant ils ne se privent pas de forger des adjectifs avec nos noms à nous. Mais ils choisissent mal, ayant la patte lourde et le gosier rauque. Ils inventèrent "toureiffelish", "napoleonish".

— "Das ist toureiffelish !" "Das ist napoleonish".

Ils n'auraient jamais inventé "cyranesque".

L'adjectif voulait dire une foule de choses. Il désignait tout ensemble quelque chose de crâne de poli, d'empanaché, de noble, de gentil, de féminin, de brave, de parisien, et parfois de très émouvant aussi. Et, comme il arrive presque toujours en pareil cas, l'adjectif, une fois forgé, devint indispensable. On se demanda comment on avait pu s'en passer si longtemps, comment tant de choses exquises, rares, uniques, avaient pu rester si longtemps sans qualificatif.

Même déjà la mode s'était emparée de "Cyrano". Tout fut, tout est resté, tout est encore à "Cyrano", ou "à la Cyrano".

Certes, le célèbre cadet de Gascogne, l'homme peu endurant et d'humeur assez batailleuse qu'était Cyrano de Bergerac, eût mal supporté de son vivant une popularité aussi indiscrète. Et de même que le duc de Nevers, dans le "Bossu", se battit en duel parce qu'il lui déplaisait d'entendre parler de bottes à la Nevers, de même Cyrano fût allé sur le pré, pour apprendre à quelque faquin que l'on ne saurait impunément porter des souliers à la Cyrano. Car il y eut des souliers à la Cyrano.

Mais notre bon cadet aurait eu d'autres occasions de tirer sa large épée. Car il y eut aussi des cravates à la Cyrano, des cols à la Cyrano, des chapeaux à la Cyrano, des cannes à la Cyrano, que sais-je ? Jusqu'aux gens doués d'un appendice nasal malencontreusement allongé, qui se vantaient de porter un nez à la Cyrano.

Les enseignes ne montrèrent plus que le nom de Cyrano. Sous son égide, l'on but les bocks les plus mousseux, on déjeuna au prix fixe le plus juste et aussi le plus sévère, on s'habilla richement avec les laissés pour compte des grands tailleurs, on arrêta pour jamais la chute des cheveux, on posa de fausses dents plus belles que nature, on combattit l'embonpoint, la maigreur, et l'on fit disparaître les des rondes.

A la quatrième page de certains journaux, des Cyranos mystérieux manifestèrent le désir de s'unir en justes et légitimes noces avec des Roxanes à la recherche d'un mari. D'autres promirent la recette de la fortune à tous ceux qui enverraient trois francs, en bons de poste ou en timbres-poste à l'adresse : Cyrano, poste restante.

Bref, tout fut à Cyrano. Tout fut pour Cyrano. Tout fut par Cyrano.

Et je ne désespère pas, après-demain, en me rendant à la Gaîté, de retrouver le cocher que je pris, il y a quelques mois, mois, pour me rendre à la gare de Lyon, et qui allongea un impitoyable coup de fouet à son malheureux canasson, en lui criant d'une voix enrouée et joviale :

—Hue, Cyrano ! X.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

"For Her Sake," pièce dont la scène se passe en Russie, poursuit brillamment le cours de ses succès au Grand.

Dimanche, en matinée, "Thelma," dont les succès rappellent ceux de "Résurrection."

"Thelma est un des triomphes de la troupe "Baldwin-Melville.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Mlle Valerie Bergère fait salle comble, depuis dimanche, à l'Orpheum. C'est, personne ne l'ignore, dans le vaudeville que brille le théâtre de la rue St-Charles.

Dimanche, en matinée, "The Girl With Auburn Hair" commence une semaine qui sera plus applaudie encore que la première.

CRESCENT.

"The Four Cohans" achèvent glorieusement la série de leurs représentations.

Une grande nouveauté est annoncée pour la semaine qui va commencer—"The Chaperons"—pièce dans laquelle paraîtront plusieurs artistes d'élite.

On dit la musique de cette pièce comédie charmante.

TULANE.

On sait de quelle popularité jouit depuis plusieurs années "Fiorodora" : cette vogue ne fut que grandir tous les jours. Hier encore, la foule était énorme au Tulane.

Lundi, première de "Cousin Kate", une des meilleures productions mises à la scène par Ch. Frohman.

Il y aura matinée samedi en l'honneur de "Fiorodora".

L'incendie à Rochester.

Rochester, N. Y., 26 février—Le grand incendie qui a éclaté au centre du district commercial de la ville ce matin fait toujours des ravages. Le temps est idéal et il vente à peine, ce que les pompiers considèrent fort heureux, car rien n'aurait pu empêcher une répétition de l'incendie de Baltimore, disent-ils, s'il y avait eu du vent.

Même dans les conditions actuelles il est très difficile de combattre les flammes à cause du fonctionnement imparfait des conduits hydrauliques qui ont été glacés par la température rigoureuse de l'hiver.

Les pompiers essayent depuis deux semaines de dégeler les tuyaux, mais leur travail s'accomplit lentement, faute d'appareils convenables.

A 7 heures le chef Little et le commissaire de la sûreté publique Gilman, ont demandé par télégraphe des secours à Buffalo et à Syracuse.

A 8:45 les pompes de Buffalo n'étaient pas encore arrivées. Celles de Syracuse étaient en route.

A 9 heures le feu était dans toute son ardeur, bien que les pompiers eussent l'espoir de circonscrire les flammes.

—:o:—

Attaqué par un voleur.

Chicago, 26 février — Une jeune femme de 19 ans élégamment mise, a failli être étouffée dans un corridor de l'hôtel Auditorium par un homme qui voulait voler sa bourse.

Sans l'arrivée de John Reddington, l'opérateur de téléphone, qui entrait à l'hôtel, le voleur aurait réussi et un meurtre en aurait sans doute été la conséquence.

Reddington est arrivé à l'hôtel par la rue Congrès, qui est un endroit solitaire la nuit, peu de personnes pénétrant par cette entrée.

Dans le passage il a rencontré la jeune femme et son assaillant.

Ce dernier en apercevant Reddington a lâché sa victime, et saisissant le nouveau venu par les épaules il l'a poussé contre le mur.

Dans la lutte qui eut lieu ensuite le deux hommes sont tombés.

L'assaillant, lâchant prise, s'est relevé promptement et s'est sauvé par la rue Congrès.

Des cochers de fiacre qui avaient entendu le bruit de la lutte ont essayé d'attrapper le fugitif mais il leur a échappé.

—:o:—

Traité d'Arbitrage entre la France et l'Espagne.

Paris, France, 26 février—Le ministère des affaires étrangères annonce cet après-midi qu'un traité d'arbitrage entre la France et l'Espagne a été signé aujourd'hui.

Les termes en sont identiques à ceux des traités récemment conclus entre la France et la Grande-Bretagne et entre l'Italie et la Grande-Bretagne.

La conclusion de ce traité cause une grande satisfaction aux fonctionnaires français.

Ils disent qu'elle démontre la fausseté des rapports sur les relations entre la France et l'Espagne récemment mis en circulation.

On estime que le traité dispose aussi des bruits de froissements au sujet des possessions espagnoles du nord de l'Afrique.

—o—

Envoi du croiseur Cincinnati à Chemulpo.

Washington, 26 février—Le croiseur américain Cincinnati est parti ce matin de Shanghai pour Chemulpo, où il va remplacer le Zafiro qui retourne aux Philippines.

—o—

Arrivée du grand-duc Georges de Russie à Cannes.

Cannes, France, 26 février—Le grand-duc Georges de Russie et sa femme sont arrivés aujourd'hui à Cannes. De bruyantes acclamations les ont accueillis dans les rues quand ils ont gagné leur hôtel.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 43 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

DEUXIÈME PARTIE

V

L'ENVERS DU BONHEUR

Suite.

Un neveu de M. de Lauzun-Chabrillac, qui venait sans doute pour lui demander raison au nom de son oncle.... Grégoire Le Boutu aurait eu toutes raisons de le détester ; et cela lui était difficile, parce qu'il avait la figure extraordinairement franche, ce neveu du vicomte, le regard particulièrement droit, à la fois ferme et doux.

Sang-Dieu ! Ce serait bien désagréable s'il fallait se trouver en désaccord avec ce nouveau venu.

Sa colère se fondit, tout de suite, en un air simplement bourru.

—Mon Dieu, monsieur, dit-il, je me doute un peu de ce qui vous amène, et je dois vous aviser que votre démarche sera complètement inutile. Je pense que vous me ferez l'honneur de croire que je ne suis pas un poltron ; mais j'ai bien d'autres devoirs sur cette terre que de continuer une querelle sans issue.. Votre oncle, permettez-moi de vous le dire en vous priant de ne pas vous en blesser, s'est assez vilainement conduit vis-à-vis de nous ; je l'ai mis à la porte... un peu brusquement peut être .... Je suis un loup de mer.... Et voilà tout. Je crois qu'il vaut mieux en rester là. Le duel est toujours une chose absurde ; elle devient profondément triste quand il ne peut servir qu'à rendre encore plus publique la désolation d'une famille !...

—Il faudrait être fou, monsieur, répondit Jean avec beaucoup de galanterie, pour croire un poltron un des plus hardis marins du Havre. Et tout ce que vous venez de me dire, je le disais, il y a une heure, à mon oncle, qui, bien que d'une nature pacifique, et bien qu'il reconnaisse ses torts envers vous, ne parlait de rien moins que de vous couper les oreilles....

—Oh ! fit Le Boutu avec un demi sourire.

Jean sourit aussi.

—Mais, dit-il, la faiblesse physique et la maladresse aux armes n'excluent pas le courage ; et je vous prie de croire que mon oncle ne vous le céderait en rien pour l'énergie morale. Il en a donné assez de preuves, comme vous, pour que ces questions d'amour-propre n'entrent pas en ligne de compte. Il s'est passé, entre vous deux, une scène pénible, cruelle : mais je trouverais odieux que cela se terminât par du sang.... Vous voyez, monsieur, que, sur ce point, nous sommes en parfait accord. Ce n'est pas, d'ailleurs, ce qui m'amène ; mais je vous devais bien cette petite explication.

Le Boutu s'inclina.

Et Jean reprit :

—J'ai chapitré mon oncle, obtenu de lui la promesse qu'il accepterait ce petit ennui avec la philosophie qu'il a la prétention de professer ; et je suis venu accomplir, auprès de vous, la démarche pour laquelle il s'était rendu ici tout à l'heure.... Vous voudrez bien m'excuser, monsieur, si je vous parle, en ce moment, de choses fort étrangères à ce qui doit vous préoccuper par-dessus tout ? — Si mon oncle et moi nous sommes venus au Havre....

—Ce n'est évidemment pas, interrompit Le Boutu dans un retour d'amertume, pour réparer le mal fait si légèrement à la plus douce, la plus honnête créature.... Mais excusez-moi, aussi, monsieur, si je me laisse aller....

Sa voix avait été si douloureuse, et émue, que Jean ressentit, comme lui, sa douleur et, spontanément, lui tendit la main. Encore un de ces élans indépendants du cerveau et qui créent les plus solides amitiés.

—Je comprends toute votre douleur, dit-il : et, bien que j'aime profondément mon oncle, je ne l'approuve pas en ceci.

Le Boutu serra passionnément cette loyale main.

—Alors, vous, monsieur..... vous auriez ?....

—Ah ! Je ne puis pas garantir ce que j'aurais fait en semblable circonstance..... On ne doit évidemment pas troubler la vie d'une jeune fille qu'on ne pourra pas épouser.... D'autre part, nous avons avons été élevés dans des idées un peu particulières, et il y a des circonstances atténuantes à la conduite de mon oncle : nous appartenons plus à nos familles qu'à nous-mêmes, monsieur : et je vous avoue que j'en ai souffert plus d'une fois... Il ne faut pas toujours, sur cette terre, juger les autres à son unique point de vue à soi....

—Vous.... vous avez peut-être raison, prononça Le Boutu, presque calmé, et consolé même, par cette parole si franche, ce regard si clair. Et oublions tout cela, monsieur, puisque le mal qui nous a été fait est irréparable.— Maintenant je vous écoute, fit-il en se redressant ; et si je pouvais vous être utile.... à vous, monsieur ? ajouta-t-il avec un mélancolique sourire.

— Voici.... Il s'agit d'une chose.... sur laquelle vous vous êtes déjà trouvé en désaccord avec ma famille et avec l'administration des Beaux-Arts....

—Ah ! Tonnerre, vous n'allez pas me demander, vous pour qui je me sens tout à coup de la sympathie, de vous rendre ?....

— Dieu, non, monsieur !.... Et j'ai trouvé parfaitement ridicule qu'on vous molestât pour vous reprendre un portrait qui est bien à vous, qui vous ressemble même....

—On le dit, avoua Le Boutu avec une naïve fierté.

—Dans ma famille, on a été très orgueilleux, au contraire, d'exécuter une clause du testament de M. d'Aspremont qui léguait ces deux pastels au Louvre ; et le portrait du grand corsaire dont nous portons à demi le nom, s'y étale très superbement. J'aime mieux l'y voir que parmi nos portraits de famille ; car j'ai toujours eu peu d'estime pour lui. Vous, vous teniez à ce souvenir ; le marquis de Lauzun-d'Aspremont avait bien entendu vous le rendre, puisque c'est de son lit de moribond qu'il pria instamment qu'il vous fût rendu ; et c'est justement mon oncle, M. Tiburce de Lauzun-Chabrillac, qui fut chargé de vous l'expédier....

— Lui ?.... Ça.... ça, par exemple.... Mais je n'en savais rien, mon cher monsieur !

—Cela ne me surprend pas ; car mon pauvre oncle est l'homme le plus distrait qu'on trouverait de Nancy au Havre. Et c'est pour cela que je viens vous demander si, en même temps que vous arrivait ce pastel....

Et Jean trembla un peu, tandis qu'il achevait :

—.. il ne vous parvenait pas aussi... une lettre ?....

—Quelle lettre, mon bon monsieur ?

Jean blêmit. Ici non plus il n'allait pas trouver trace des suprêmes volontés du marquis d'Aspremont.

— Rappelez-vous bien, monsieur.... Comment ce portrait vous est il arrivé ?....

— Mais.... tout bonnement, mon cher monsieur.... dans une caisse.... assez mal emballé, soit dit entre parenthèse....

— Et.... rien ?.... pas un mot d'avis ?....

—Pas autre chose que le bulletin du chemin de fer....

—Et.... cela ne vous étonne point ?....

— Pas du tout ! car j'avais toujours en idée qu'on me le rendrait, ce portrait..... Il faut vous dire que j'avais rencontré le marquis d'Aspremont, le fils du grand corsaire, dans les mers de Chine. Les marins, vous savez, ça se retrouve un peu partout.... Et il m'avait plu, ce bonhomme..... comme vous, monsieur.

Jean sourit aimablement.

—Ah ! je dis les choses tout de go, moi ! fit Le Boutu ; ou... je ne dis rien du tout. Donc, je l'avais rencontré en Chine, et il n'aurait pas voulu me connaître, que je ne me serais pas occupé de lui..... Mes parents lui avaient intenté un procès, parce que jamais rien ne leur était revenu de la fortune de mon oncle, qui devait être rondelette... Mais, les procès, ça m'assomme, et j'avais laissé tomber les choses.... Aussi, j'en causai très librement, avec M. d'Aspremont, qui aurait été tout disposé à se conduire généreusement avec moi.... Mais je lui dis carrément : "Si l'on nous doit de l'argent, qu'on nous le donne, si on ne nous le doit pas, nous n'avons besoin de rien." Une seule chose me faisait envie, que je ne connaissais pourtant, que par des lettres : ce pastel. Et le marquis me dit : "Il sera à